

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 3

Artikel: L'incendie : bambochade en langage genevois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sonnel ; l'autre, fabriquée à part chez les marchands de corsets, jupons et tournures, en lames d'acier flexibles comme les anciennes cages. Ces paniers, commençant à une main au-dessous de la hanche, auront environ 30 à 40 centimètres de hauteur, et l'étoffe qui les recouvre les reliera l'un à l'autre ; ils commenceront sur le côté et par derrière ; un espace vide sera laissé au milieu, entre les deux paniers. Cet espace permettra de s'asseoir avec une facilité relative ; le « juponage » et l'ampleur de la jupe combleront ce vide, qui serait sans cela fort disgracieux, et, disons-le, un peu grotesque.



L'incendie.

Bambochade en langage genevois.

Ah ! te voilà, Carisot, eh bien ! as-tu été au feu, cette nuit ? — Au feu ? Est-ce qu'on a crié à l'eau cette nuit ? Je ne me suis aperçu de rien, moi, j'ai dormi comme un plot jusqu'à ce matin à huit heures. — Ah ! Dieu me damne ! il faut être sourd comme un toupin, pour ne s'être aperçu de rien avec un pareil brouhar qui zy a eu toute la nuit. Moi qui ai le sommeil léger comme une rate, je me lève aux premiers cris d'a l'eau, tout en pantet j'ouvre la fenêtre et je demande : Où est-ce ? Où est-ce ? — En n'haut la Tour de Boë ! qu'on me répond.

Ah ! mon Dieu ! que je me dis, si c'était chez Goncet le remueur ou bien chez la Jossau, la vendeuse de biscômes, qui demeure à côté ; ces pauvres diables n'auraient pas besoin de ça y sont assez minables tous les deusse !

Je ne me donne pas le temps de m'habiller, j'enfile un crouye broustou avec ma roupe par dessus, et je cours en grolles avec ma seille à la main.

Ce n'était pas en n'haut la Tour de Boë, c'était en n'haut Bémont, à un certain sacré endroit qui va tout de guinguoine comme l'allée du Cul du Chien. Y n'y avait pas une seringue d'arrivée. Quand je vis qu'y sentait le brûle à crever, et qu'on voyait la fumée qui sortait par les vantaux d'un certain carcagnou de chambre à plein pied, je dis : Ah ! mon Dieu ! voilà un feu qui a gonvé toute la nuit : y aura bien du mal ! Y avait par là trois ou quatre piournes de femmes tout époulaillées qui faisaient des brâillées de mâlevie, et une troupelee de fichus charoupes qui restaient là, plantés comme des idoines tout ébalourdis à regarder la fumée.

Je leur dis : Sacribleu ! Y ne s'agit pas de rester là à patenocher en attendant les seringues ; puisqu'on a loqueté à la porte, et qu'on ne répond pas, y faut la mettre en bringue.

Moi qui ai une bonne pougne ; je vous chigougne le pécllet vigoureusement et fiche la porte en dedans, quand j'eus avancé quelques pas, la fumée et la flamme étaient si fortes, qu'il fallut me retourner en darnier, avec le col de mon habit et mes cheveux tout suclés.

Heureusement que ces fichus patenoches de pom-

piers arrivent avec la seringue de Chantepoulet.

On fit la chaîne avec des sciaux et des seilles jusqu'au bourneau du bas de la Cité ; et après quelques bonnes giclées, on fut maître du feu.

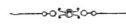
M'sieu, quand on entre dans ce croton de chambre, on trouve une femme étendue par terre d'à bouchon, toute brûlée, et la moitié du corps en greubons.

C'était la chose la plus z'hideuse qu'on puisse voir. On croyait d'abord que c'était une certaine gourgandine de Lyon qui était venue demeurer dans le quartier ; mais on vit ensuite que c'était la vieille redasse de Pignolet.

Y parait qu'on y avait fait la tamponne le soir, et qu'ayant trop fioulé au lieu de se coucher, elle s'était endormie sur son covet en faisant le cafortnet, et puis que le feu avait pris à ses z'hardes et à son lit.

J'ai eu là une fière tarente, je t'en répond ; mais enfin, à part une gonfle à la main et un peu de rouche pour avoir gardé mes habits tout trempés, je m'en suis tiré saink-et-sauf.

Pourtant quand je suis rentré à la maison, y faut bien y dire, j'avais le cœur diablement savaté d'avoir vu ce cadavre tout en greubons. Ma femme me disait : Y faut te faire une saigne, y faut te mettre les sangsuies... Hé ! voui ; c'est bien moi qui vais me pottinguer pour une peur. Je me suis flâné un verre de riquiqui sur la conscience, et puis n... i ni, c'est fini, ni vu ni connu. Je m'en vais au sarcle faire l'heure sèche avec Mottu, qui paye les séchots. Adieu, à revoir.



Lo lão et la prima.

La fan fã sailli lo lão dão bou, se diont lè vilho, et sti an que y'a tant dè nã, eillão bêtès sont bin d'obedjès dè s'appedansi iô le pãovont, et ne faut pas tant lão z'ein volliã, se vignont rouãdã déveron lè mâisons po tâtsi dè sè repètrè on bocon. L'est po cein que Lolo à la Samina est z'u y'a cauquie teimps ein vela po trovã lo président dè eillã sociètã que reveindzè lè bêtès contrè lè dzeins, qu'on lãi dit « Société protètrice. »

— Bon vépro ! que fã Lolo à cé l'hommo.

— Serviteu ! que repond l'autro, que ditès-vo dè bon ?

— Oh ! vouaiquie ! vegné vers vo po vairè se n'iarã pas moian d'avã i'na prima ?

— Et porquie ; qu'ãi-vo fé ?

— Eh bin ! vo vé derè : Y'é sauvã la via à n'on gros bougro dè lão, qu'arè bin pu éterti avoué cé dordon, se y'avé volliu (et montrãvè on chaton que l'avã apportã avoué li), m'a y'é renasquã e l'é laissi corré ; mè fasã pedí.

— Et iô étã cé lão ; et qu'avãi-te fé ?

— Ma balla-mère portãvè on eimbottã dè crinsès ãi dzenelhiès et à l'ãvi que l'ã ãovã la dzenelhire, lo lão qu'étã catsi derrãi lè z'éboitons, à respect lãi chãotè dessus, que vouãiquie la vilhe lè quatro fai ein l'ãi, ein faseint dãi sicliãiès dè la metsance,